



Le coup de la panne



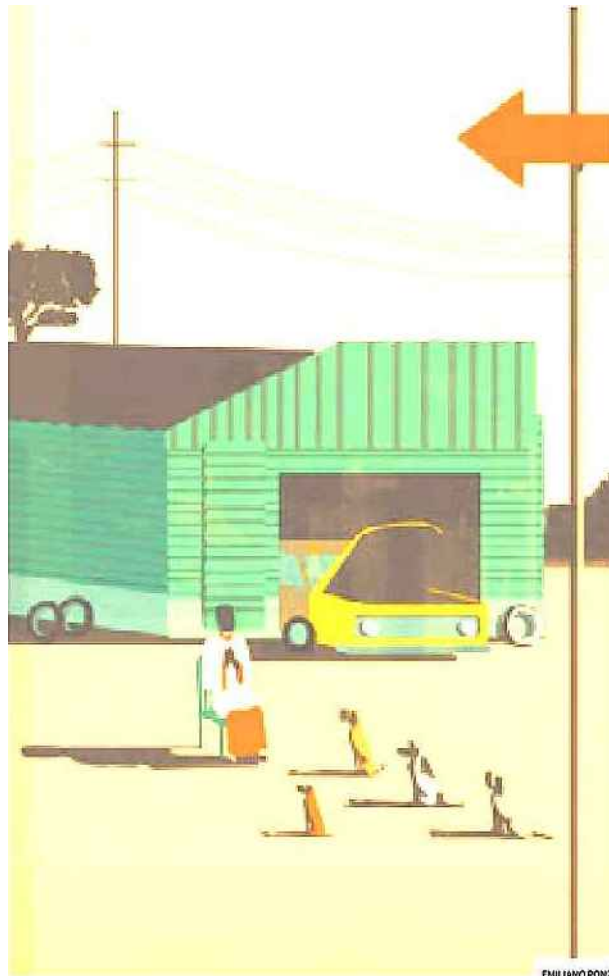
ET TOUT À COUP... mais soudain... c'est alors que... dès le lendemain... or il advint... au même instant... puis la nuit tomba, la porte s'ouvrit

et rien ne se passa comme prévu. C'est avec ces locutions de feuilletoniste que l'on secoue la vieille machine romanesque grippée pour la faire repartir, comme on flanquait des claques au téléviseur récalcitrant avant l'invention de l'écran plat, lequel ne tolère que les manchettes de karatéka décochées avec précision. Et bien sûr – parce que tout au fond de notre poche, nous sommes restés des enfants –, nous aimons ces péripéties, ces rebondissements, ces histoires trépidantes qui nous tannent les fesses sur notre fauteuil comme un cheval au galop. Mais, hélas, la littérature sort parfois si bien rincée de cette lessiveuse qu'elle n'a plus ni forme ni couleur.

Mieux vaut lui accorder toute confiance. Elle saura rendre passionnant un livre où il ne se passe rien. Prenons celui de l'Argentine Selva Almada, curieusement intitulé en français *Après l'orage*, alors que l'histoire se déroule pour l'essentiel avant que cet orage n'éclate, avant qu'il ne se déchaîne, avant, pourrait-on dire, que le roman lui-même ne commence. La situation réduite à son argument semble des plus anodines et, cependant, tout un monde insensiblement vacille, toutes les passions humaines renaissent depuis leur origine, frustes, primitives, élémentaires. Rien n'a été abîmé encore par la connaissance. Le récit n'a encore rien galvaudé.

Mais pour que tout recommence, il faut d'abord en finir. Et pour favoriser la naissance des sentiments, a-t-on jamais trouvé mieux que le coup de la panne ? La voiture du révérend Pearson est alors remorquée par une camionnette obligeante jusqu'à un garage perdu au milieu de rien – c'est dire s'il est loin de tout –, tenu par El Gringo, un mécanicien taciturne quoique catarrheux. Nous sommes au nord de l'Argentine, dans la province du Chaco, caniculaire en cette saison et plate comme la main durant les trois autres aussi. Autour du garage rouillent les carcasses de voitures à l'abandon. On dirait une église flanquée de son cimetière.

Havre idéal, donc, pour le révérend Pearson, prédicateur itinérant qui voyage avec sa fille de 16 ans, Leni, investi de sa mission sacrée, hypnotisant les fidèles dans les villages avec ses sermons enflammés et ses manières d'exorciste, semblable à ce « hibou qu'on appelle caburé : son regard est tellement puissant que, quand il fixe ses proies, elles perdent connaissance. Après, il les mange ». Au cours des cérémonies, il lui arrive d'ailleurs d'arracher avec les dents, à la robe d'une de ses ouailles



EMILIANO PONZI

– ouille! aie! –, « un lambeau de tissu noir et visqueux qui a l'odeur du Démon ». Selva Almada invente là un personnage doté d'un magnétisme qui est ordinairement l'apanage des êtres maléfiques. Sa foi ardente et exaltée a en effet la puissance d'une menace.

Voici donc les forces en présence : d'un côté ce révérend en quête d'âmes perdues et sa fille, à la fois fascinée par la ferveur communicative de son père et lasse de son perpétuel catéchisme, qui voudrait bien

comprendre aussi pourquoi il a un jour chassé sa mère de la voiture, il y a bien des années de cela – scène inexplicable, obsédante. De l'autre côté, le mécanicien, El Gringo, fort caractère lui aussi, mais tout à l'opposé de Pearson, ombrageux et sans passion, accomplissant sa besogne quotidienne sans rien demander à Dieu, ni même s'il existe, élevant cet enfant qu'une femme autrefois lui a confié, qui est peut-être lesien, nommé José, surnommé Tapioca, 16 ans également, qui ne connaît du monde que ce garage, ce cimetière automobile et les chiens qui embarquent avec lui dans les carcasses entrées pour de longs voyages immobiles.

Si *Après l'orage* n'a pas l'ampleur des grands romans de Faulkner auquel l'ont comparé les critiques argentins, la filiation est évidente : même approche des personnages par les corps et les attitudes – personnages qui ne sont pas du genre en

Tout un monde insensiblement vacille, toutes les passions humaines renaissent depuis leur origine, frustes, primitives, élémentaires

effet à s'étendre sur un divan avec le romancier analyste à leur chevet –, même importance du paysage aussi, dont la rudesse répond à l'apreté des situations. El Gringo tente de réparer le moteur tandis que le révérend entreprend d'évangéliser Tapioca, sensible à ses approches et troublé par la jeune fille, privée de mère comme lui-même. L'orage menace et les liens créés entre les quatre protagonistes se tendent, se resserrent, fils croisés, vibrant. El Gringo ne serait pas mécontent de voir repartir ces visiteurs. Il sait comment contrer l'orage, sa mère lui a confié ce secret : « On vise le front de la tempête avec une hache qu'on plante trois fois de suite dans la terre en traçant une croix, puis on laisse la hache fichée dans le sol. »

Mais la terre a besoin d'eau et les jeunes gens ont besoin de mouvement. L'orage libère les passions comme il exalte les senseurs pour la truffe sagace des chiens : deux pages magnifiques où toute une contrée, dont le lecteur ne connaissait jusqu'alors que la poussière, se lève et se déploie avec les odeurs des êtres qui la peuplent, de sa faune et de sa flore, un monde en soi, comme le comté de Lafayette pour Faulkner, où tout sera vécu pleinement – il suffit d'avoir du nez. ■

APRÈS L'ORAGE
(*El viento que arrasa*),
de Selva Almada,
traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Laura Alcoba,
Métailié 144 p., 16 €.